

## Moebius

### La vie frontale

Pierre Ouellet

---

La volupté

Numéro 131, novembre 2011

URI : [id.erudit.org/iderudit/65470ac](http://id.erudit.org/iderudit/65470ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)  
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Ouellet, P. (2011). La vie frontale. *Moebius*, (131), 97–104.

---

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## PIERRE OUELLET

### *La vie frontale*

C'est un souvenir qui monte, en soi. Pendant que tout tombe autour. Une présence, oui, mais plus lointaine que son passé. Tu te reprends, t'éloignes. Prends tes distances. Tu es là devant moi : tu peins ton portrait avec des larmes, qui tachent, ruissellent sur ton visage. Vernis à œil, rouge à yeux, fard à regard, pleurs de rimmel, vinaigre et miel. Semence des yeux, tu dis. Parloir des pleurs, dortoir des larmes. Ta chambre nue : le parlement des larmes, et leur mouvoir. Leur priuré.

Approche. Encore. Ton corps contre le mien, dedans : dans l'oubli de mon corps, du monde au complet. Je me passe de tes mains. Les caresses blessent, comme les paroles. Les gestes, les souvenirs trop précis : c'est au passé qu'on obéit. On met des gants pour se toucher : on ne veut pas *s'attraper*. On est si contagieux, bien plus que son passé.

Ça se  
répand dans la  
mémoire, la crève  
de l'être que l'on contracte dans  
ses rêves, dont on ne se pro-  
tège plus. On touche à ça : l'our-  
sin de l'âme, la figue vivante de bar-  
barie, qu'on ouvre avec  
ses doigts. Qui saignent, rien qu'à y  
penser. On renonce : le hérisson dort  
au creux des reins, des ronces. Il faut une  
mémoire qui prenne  
les choses en main : qu'elle leur  
renforce leurs petites aiguilles dans les  
artères : ça provoque un tel  
engourdissement que c'est un lourd  
sommeil, plus doux que la  
peau rase, flattée dans le sens  
du temps, qui va de l'être jusqu'au  
néant.

La vie, la mort : un couple uni. Toi et moi dans le  
même lit. Une chambre minable pour seul  
décor. Sans chauffage ni é-  
clairage. Sans vie. Une chambre nuptiale : sans bar ni  
télé. Ni petit dé-  
jeuner. Sans rien qui fasse bon ménage avec au-  
tre chose que de  
la nuit. Cette chambre est une  
douche froide : la chambre à  
doucher les passions les  
plus folles qu'il faut  
chambrier, ramener à la  
température de la pièce : les rues la nuit, en février.  
Chambre à  
coucher dehors. Avec des cou-  
rants d'air fétide, qui vous caressent le dos.

Plus fidèles qu'une femme, à ses côtés, qui passe comme un vent tiède sans rien toucher. Il n'y a que le froid qui prenne, s'accroche à l'âme pour y rester : s'y réchauffer. L'âme froidit le froid plus vite qu'un corps réchauffe un corps, une tête échauffe une tête, un cœur met le feu au cœur. Une seule façon de reprendre vie : se chauffer au rêve, s'éclairer à cette lanterne d'un autre passé, d'un autre avenir que le rêve allume, en soi, incendie bref qui vous décime n'importe quoi.

Ça vous glacerait les nerfs, les sangs. Et puis tout fond entre les doigts : plus rien à se mettre sur l'estomac. Toute mémoire vidée, dans les talons. Criant famine à chaque oubli où vous replonge votre vraie vie, qui se passe intégralement entre vos deux oreilles : c'est une idée qui vous revient, une idée fixe comme on en voit dans le regard d'un homme qui ne sait plus trop où se poser. Partout la nuit, partout le vide s'impose, posant son masque sur vos deux yeux, qui se contractent dans leurs orbites.

Je prends le chemin de compostelle. Il mène ailleurs qu'à son petit soi. L'autoroute me dicte ma conduite : à gauche la mort, à droite la mort encore. Droit devant : la vie directe, celle qui frappe fort, la vie frontale, la vie fatale, dont on ne se sort que par miracle. J'attends ce miracle : mémoire future de ceux qui vont par les déserts noyer leur âme dans des désirs de mer, de vert, où se rouler avec les vents, les airs, les terres secrètes où vont les anges avec leurs ailes, ouvertes large sur des

passés. Ces passions vives, qui ne meurent jamais. Mourir  
étant,  
dans ces contrées, revivre en double et en  
plus grand, en bien plus vrai que de son  
vivant : au ralenti, à l'alangui, le temps de vivre jusqu'à  
l'oubli.

La vie est der-  
rière moi. Elle me poursuit. Chien qui  
aboie, bête de mémoire. Jappement, criement. Le passé  
mord.  
Dent dure, gueule ouverte, qui se referme sur quelques os,  
broyés. J'ai cette morsure, là. L'être touché  
à l'être, et sa fissure. Chaque jour je cherche  
ma nourriture, chaque nuit je la  
vomis : par ce trou là, que l'on me fait, bouche a-  
bouchée contre la faim, bouche d'air contre bouche  
de rien. Les cris se cherchent  
dans le langage, les cris se trouvent  
entre tes dents : deux lèvres sèches, blessées à mort, au  
milieu des  
baisers. Un long silence te les a  
gercées. Une longue absence te les garde  
mortes, qui béent. Elles ont la forme de la  
pitié : on dirait qu'elles pleurent, souillées. Yeux elles  
aussi, trempées. Ces lèvres voient, œil a-  
grandi. On ne voit plus que par  
ce trou, vague, de plus en  
plus flou, que l'on se fait de l'in-  
térieur comme on fait seul son propre  
malheur, depuis le cœur ou cette  
mémoire : crier. Trou du souffleur. Plaie qui bouffe, dont  
on se sait  
la proie, hurlant d'effroi, mourant de peur.

Je te suis de  
très près comme on lit un livre qu'on ne com-  
prend pas : dans une langue  
vieillie, morte elle  
aussi. Ta vie entière : l'ara-  
méen, quelques vagues ca-  
ractères gravés dans  
la pierre. Un sans-  
krit d'os, pour é-  
rudits, du perse de chair. Tu marches en  
chinois, à l'envers  
du temps : du mandarin de reine, de roi, déchus de  
leur rang. On ne te suit plus : tu nous sèmes sous  
tes pas. Ne nous  
aimes plus, ne nous as  
jamais aimés. Tu vas, sans plus. La tête ailleurs : en toi. Où  
c'est  
ailleurs encore. Loin de  
ton corps, mais au milieu où ça  
fait mal, longtemps après.

Je ne te fais  
plus rire. Quelle in-  
décence que rire : couteaux dé-  
gainés des dents, montrant à nu leur lame d'ivoire,  
courbe, fourbe, à deux  
tranchants. Montrant leur âme,  
dans les gencives, aux couleurs vives, veinées de sang.  
Même ton  
sourire, ton arme blanche, qui bruit et brille  
dans ton visage, tu ne l'au-  
ras plus : il fait des morts autour de toi, jusque dans  
la rue, prémices du rire, prémices  
du sang. Ce bonheur-là ne te se-  
coue plus : sourire à  
la vie, rire à la mort, dans les con-  
vulsions de tout  
ton corps, porté entre  
tes dents. Tes lèvres se serrent, petit étau,

maigres et blêmes. Bras minces dans  
l'étreinte, cuisses frêles dans  
l'orgasme, serrés de force. Le spasme d'ex-  
ister étrangle tes lèvres dans  
ta bouche. On ne sait plus bien si tu  
te tais ou cries plus fort dans ton silence dé-  
floré.

Ophélie morte dans  
son lit, flottant de nuit. Dans sa chevelure  
roussie, ruisselante  
de pluie. Tu traînes tes draps autour de toi : cette grande  
robe blanche  
tachée de moi, sur quoi l'on dort l'après-midi, couchés  
ensemble dans ses  
replis. À même le  
parquet. Deux meubles sur le  
plancher, deux lits simples, deux lits  
jumeaux, que l'on a rap-  
prochés, siamois de l'âme que tout sépare, qui se sont re-  
collés, corps à corps sur le même  
prélart. Les lieux les  
plus nus, les plus in-  
congrus, sont des dortoirs pour les a-  
mants rares.

On ne va pas  
plus loin : les portes ont  
claqué. Tu ne les ouvres plus qu'au milieu de  
la rue, te frappant dedans contre chaque  
passant, à grands coups de pied les en-  
fonçant. Le corps têtue. Quelle danse te jette dans  
les bras et les jambes des in-  
connus ? leur cognant l'âme avec le poing, fermé comme  
tes yeux, avec ton cœur, fermé comme  
ton corps, blindé, qu'ils prennent par le  
milieu pour le faire

céder : qu'il s'ouvre et rende tout ce  
qu'il prend, faisant violence à  
la vie par ce silence, cette a-  
bondance de cris retenus, cachés, qui tasse ta chair entre  
tes os, l'âme  
ficelée par tes quatre  
membres qui te la tiennent serrée, momie aimée.

Il faudra tout  
recommencer : je te revois  
marcher devant, battant la mesure  
du temps : les pul-  
sations coro-  
nariennes entre  
tes reins, ton cœur tom-  
bé bas entraîne ta tête entre  
tes hanches, ton torse qui  
s'incline, plié  
en deux, le coup reçu  
au ventre, qui te bombarde  
l'aine, sous l'es-  
tomac, l'âme avalée, mal di-  
gérée, qui te remonte jusqu'au  
sternum, comme le souvenir jusqu'à  
la tête, lointaine, qui s'en-  
dort dur dans son  
passé, là où tu marches sans me re-  
marquer, ne voyant pas où tu  
mets le pied.

Ces souvenirs je  
les vis. Bien plus que ma  
vraie vie. Des bat-  
tements de tempes qui font  
battre le cœur plus vite  
comme quand je te vois  
marcher dans ta robe



d'été, toute écour-  
tichée, mémoire  
vivante qui accélère dans mes  
artères les particules de temps qui heurtent les  
tympanes, les par-  
ticules de toi que j'ai dans  
le sang qui s'é-  
claircit, rend le cœur  
moins lourd, bulle d'air où ça  
respire, la vie soufflant par le  
regard, par le  
souvenir, ces nou-  
veaux yeux qui sont à  
eux-mêmes leurs vi-  
sions crues. Je vois mes yeux et tu es  
dedans, incrustée là dans cette  
mémoire battant de l'œil, clignant dans  
la nuit, petit oubli : ça fait des larmes qui ef-  
facent tout.